



Les Hébreux ont-ils cru cela ? Ceux qui ont écrit le Deutéronome ont-ils cru cela ? Après avoir subi les foudres de l'empire Assyrien (722 av. JC.) et la perte de plusieurs des tribus d'Israël, après avoir subi les foudres de l'empire Babylonien, la destruction de la ville et du Temple, plus la déportation (585 av. J.C.) ... les Hébreux pouvaient-ils croire qu'il suffit d'appeler le Seigneur pour qu'il se manifeste ? Pouvaient-ils croire cela ?

Nous arrêtons là cette énumération historique, puisqu'elle mentionne les catastrophes majeures dont les auteurs du Deutéronome – pas seulement du Deutéronome – ont eu à répondre lorsqu'ils ont construit leur doctrine et composé leurs livres... et à ces premières catastrophes majeures il convient d'ajouter toutes les autres catastrophes, ces catastrophes individuelles, domestiques, auxquelles chaque être humain, tôt ou tard, doit faire face... sans oublier LA catastrophe, la Shoah, dans laquelle les enfants d'Israël furent anéantis par millions et à laquelle pour toujours il nous faut faire face.

Croyaient-ils vraiment cela, les auteurs anciens, qu'on appelle le Seigneur et qu'alors le Seigneur s'approche ?

Et avec cela croyaient-ils aussi que la conservation scrupuleuse et littérale des commandements et coutumes, ainsi que leur minutieuse mise en pratique, seraient de nature à faire d'eux les propriétaires invincibles et perpétuels de la terre de Canaan, exemptés de toute souffrance, de tout mal ?

Ont-ils cru cela ? Nous pouvons nous poser cette question... le texte nous y conduit.

En affirmant – si nous lisons bien – que le Seigneur s'approche chaque fois qu'il est appelé par ses fidèles, nous nous contraignons à nous demander ce qu'il fait le reste du temps, lorsqu'il n'est pas appelé. Lorsqu'il n'est pas appelé, où est-il ? Lorsqu'il n'est pas appelé, que fait-il ? Et nous sentons bien que le Seigneur, s'il ne répond qu'à l'appel de ses fidèles, n'est pas vraiment différent qualitativement des dieux des autres nations... Il est alors juste un dieu lointain.

Bien sûr, certains nous diront qu'ils ont appelé et que Dieu, muet jusque là, leur a soudainement et enfin répondu. D'autres aussi verront en tel ou tel événement important l'action du Seigneur s'étant approché. Il y a peu à dire là-dessus : Alléluia. Peu à dire, mais il y a à se demander si, quand le Seigneur s'approche pour certains, pourquoi il ne s'approche pas pour les autres ? Le verset que nous avons lu ne suggère que des réponses qui accablent d'avantage encore ceux pour qui le Seigneur ne s'est pas manifesté : ils n'auront pas prié suffisamment, ou avec trop peu de ferveur, ou pas de la bonne manière, ou ils n'auront pas su ouvrir leurs yeux, et leurs cœurs, devant l'immanquable approche du Seigneur qui pourtant s'approche...

Doit-on ainsi charger toujours d'avantage les épaules et les consciences de ceux qui peinent, de ceux qui souffrent ?

Nous ne pouvons guère aller plus loin avec ce verset, du moins tel qu'il était jusqu'ici traduit : « ... quelle grande nation a des dieux qui s'approchent d'elle comme le Seigneur notre Dieu le fait chaque fois que nous l'appelons ? »

Alors voici d'autres pistes, esquissées avec le même texte en langue hébraïque, mais autrement traduit : « Car quelle est la grande nation qui ait Dieu près d'elle, comme le *Seigneur*, notre Dieu, *est près de nous*, dans tout ce pour quoi nous l'invoquons (Darby) »

Ici la qualité du Seigneur est d'être proche. Il n'est pas plus ou moins proche. Il n'opère pas de va-et-vient qui seraient en lien avec la dévotion de ses fidèles. Proche, c'est ce qu'il est.

Pour préciser ce qu'est cette proximité nous pouvons proposer une confession de foi, très simple : « Rien de ce qui m'arrive n'est étranger à Dieu ». Une confession qu'il est possible de retrouver dans certains cantiques un peu anciens, comme *Prends ma main dans la tienne* (*Alléluia*, 47/14 ; un texte de 1908) : « Que ta main me dispense joie ou douleur, Paisible en ta présence, garde mon cœur. » Et encore dans ce qu'une très vieille paroissienne, terriblement éprouvée par la vie, m'avait une fois confié : « Sa main s'est trop souvent appesantie sur moi, mais je n'ai jamais douté de son amour. »

Celui qui dit ainsi que le Seigneur est proche, n'énonce pas quelque chose qui porte sur le Seigneur. Il essaie de dire comment il voit sa vie, comment il voit la vie, comment il vit sa vie. Il essaie de dire qu'il

essaie de recevoir sa vie en s'ouvrant de tout son cœur à ce qui advient, à ce réel qui inévitablement et toujours s'impose, et se moque des savoirs des humains ainsi que de leur piété.

A cette tentative d'ouverture toujours recommencée, le philosophe Gabriel Marcel (1889-1973), devenu chrétien en 1929, au milieu de sa vie, avait donné le nom d'invocation (un recueil de ses articles et travaux a paru en 1940 sous le titre *Du refus à l'invocation*).

« ...le Seigneur, notre Dieu, est près de nous, dans tout ce pour quoi nous l'invoquons. »

Invoquer Dieu, c'est – nous venons de le dire – se mettre en quête d'ouverture à la vie. Cette quête a besoin de moyens. Nous pouvons chercher, et trouver dans les œuvres de culture – pas nécessairement religieuses – de quoi nourrir et former cette ouverture. Nous pouvons aussi penser que les études bibliques, ateliers de réflexion, partages de toutes sortes sont aussi une forme de l'invocation.

Nous pourrions aussi considérer que, de son ouverture à sa clôture, le culte est tout entier invocation. Dans les parties liturgiques, et dans les chants, il reprend après eux les chemins frayés par nos ancêtres ; dans la prédication, il essaie d'ébaucher un chemin peut-être aujourd'hui praticable ; et dans la Sainte Cène il y a le mystère de l'existence et de la simple possibilité de ces chemins.

En tout cela, le Seigneur qui est proche – c'est sa qualité essentielle – se manifeste, non pas parce que nous l'invoquons afin qu'il vienne – en réalité il est toujours déjà là parce que sa qualité essentielle est qu'il est proche : il se manifeste parce que ses invocateurs le manifestent, il se manifeste parce que nous le manifestons.

Cette question de l'invocation des fidèles et de la manifestation du Seigneur traverse presque toute la Bible. Nous la retrouvons notamment dans l'épître de Jacques.

Dans ces débuts de l'ère chrétienne, les gens se sont interrogés, se sont affrontés, au sujet de ce qu'il convenait de faire et de dire en religion. Et cela a dû être difficile, parfois brutal... Au point que certains auteurs ont suggéré que tous ces débats, toutes ces réflexions, étaient du temps perdu, du temps en moins pour soulager la misère. Alors, en ce temps-là, Jacques, l'auteur de l'épître, proposa qu'on tourne le dos aux passions du monde, et le débat religieux fait parfois partie de ces passions du monde. Voici ce que Jacques propose : « Le service religieux pur et sans tache devant Dieu le Père, est celui-ci : de visiter les orphelins et les veuves dans leur affliction, de se conserver pur du monde. »

Et voici que la diaconie serait l'ultime forme possible de l'invocation, en laquelle le Seigneur proche serait manifesté par ceux qui l'invoquent de cette manière toute pratique.

Nous avons à ce point évoqué bien des manières de parler du Seigneur tout proche, et bien des manières de le manifester. Nous n'allons exclure aucune de ces manières. Qui serions-nous d'ailleurs pour le faire ?

**Le Seigneur est proche. Amen**

<https://predicationdejeandietz.blogspot.com/2021/08/>